

# Echos et Nouvelles

## Le sculpteur Louis Guigues est mort

Cette silhouette si sympathique et si connue des Montpelliérains, tout de noir vêtu, chapeau frivole, petit nœud noir sur un col blanc rabattu, pantalons d'artiste à la hussarde, une belle toison abondante et grise soutenant le frivole, le visage barré d'une moustache coupée ras des lèvres et illuminé par des yeux bleus vifs au regard scrutateur, cette silhouette ne se promènera plus dans les rues d'un Montpellier qu'il aimait et qu'il connaissait, car le Maître Guigues s'est éteint hier.

Sa vie ? Une recherche continuelle du bien et du beau. Une lutte sans merci contre l'égoïsme et le mensonge.

Son art ? Une réalité qu'il sema par la France et le Monde où ses œuvres sont le garant de la claire vision qu'il eut de la vérité, traduite en pierre froide, en pierre tendre, en stuc ou en simple ébauche d'argile.

Ses moyens ? Une bonté inégalable servie par une érudition sans pareille que ses amis, ses élèves ne trouvèrent jamais en défaut.

Nombreux en profitèrent, de tous ceux qui passèrent dans notre Ecole des Beaux-Arts à laquelle il donna une impulsion dont les résultats attestent la valeur de la sûreté de jugement, de la manifestation de l'esprit, de l'art qu'il possédait. Son passage au Musée Fabre comme conservateur fut marqué d'heureuses initiatives que beaucoup apprécièrent et apprécieront encore.

Que son souvenir reste inaltérablement conservé dans l'esprit de tous ceux qui le connurent, le suivirent et l'aimèrent.

Pour nous il restera le vivant symbole de l'art pur et de l'amitié.

Que sa veuve et tous ceux que cette mort affecte, veuillent trouver ici toute la part que nous prenons à leur deuil et acceptent nos bien vives condoléances. - P. Mal 5 mars 1943.

## Compte rendu . Salon 1940

---

Dans la salle voisine, fort bien placé, un buste plein, couronné d'une abondante tignasse, et ces yeux expressifs, auxquels l'artiste a imprimé le frémissement de la vie. Oï, és bèn él ; c'est bien le félibre majoral Pierre Azéma, maire-adjoint de Montpellier qui préside à la destinée des Beaux-Arts ; cette œuvre fait le plus grand honneur à l'émérite sculpteur Guigues, conservateur du Musée Fabre.

E. Legal ( E. Pintard )

"Le Petit Méridional" - 19 mai 1940

---

Les tableaux du musée dont le sculpteur Louis Guigues, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, est conservateur, étaient clairement présentés avec des vues de l'époque, créant une ambiance romantique.



Mademoiselle Grégoire offre en vitrine une grande peinture d'A.-B. Glaize, représentant un repas champêtre, où l'on peut reconnaître parmi les personnages joyeux, des membres de vieilles familles de Montpellier, où Glaize est né en 1807. Il est l'auteur d'un célèbre tableau représentant Dante écrivant sous l'inspiration de Virgile et Béatrice.



Dans le hall d'un vendeur d'automobiles du centre, des peintres sans prétentions ont accroché des tableaux, dont certains ne sont pas dépourvus d'intérêt. Au moment où les galeries ne suffisent plus à présenter les « jeunes », nous aimerions encourager cette initiative originale.



Le 29 novembre a eu lieu, à la galerie Dimon, le vernissage du groupe des peintres indépendants d'Avignon, constitué il y a sept ans et qui commence à organiser des manifestations régionales.

Cette exposition, dont nous rendrons compte dans notre prochain cahier, présente le peintre-graveur Angladon, les peintres Jean Baltus, Charles Chartier, Forestier, Gatien Gontier, Jean Maureau, Simone de Seynes, Albert La Bastie, Paulette Martin (ces deux derniers ont déjà exposé à la galerie « Calendal » à Nîmes) et le peintre-sculpteur J.-P. Gras, fils du félibre.

## à Nîmes

L'exposition d'automne de la Société Artistique et Littéraire P.-L.-M. est présentée chaque année à la galerie Jules-Salles et constitue de plus en plus dans son ensemble un véritable salon nimois des indépendants.

Pas de jury. Chacun apporte ce qu'il estime être le meilleur de sa production. Quel-

## à Montpellier

Les manifestations artistiques y sont particulièrement intéressantes actuellement.

D'abord la rétrospective officielle de François-Xavier Fabre, commémorant le centenaire de sa mort à Montpellier.

Son nom a été donné justement au musée, car Fabre, qui en fut le premier conservateur à vie en est aussi le véritable fondateur. Il lui légua, avec ses œuvres, que nous aurons l'occasion d'étudier, ses collections personnelles, celles de la comtesse d'Albany et celles d'Alfieri. (M. Virenque, sous-bibliothécaire du musée et de la ville, a établi le catalogue des livres ayant appartenu au célèbre poète tragique italien).

L'inauguration de l'Exposition Fabre eut lieu, en présence de M. Luzeler, représentant le ministre de l'éducation nationale, dans le Pavillon populaire, parfaitement aménagé par l'architecte Marcel Bernard.

« Calendal » - Nîmes. nov<sup>bre</sup> de l'année 1937.

## L'activité du Musée Fabre P.M.

27.4.1937

Une caravane de 60 élèves de l'Ecole Primaire Supérieure de Paulhan, a visité le Musée Fabre dans l'après-midi du jeudi 22 avril.

M. Privat, le distingué conservateur du Musée, a tenu à accompagner lui-même la caravane et durant 3 heures de visite, l'a tenue sous le charme d'un commentaire à la fois savant, précis, simple et fervent, parfaitement propre à susciter ou à développer le goût de l'art et le sens de la beauté.

Nous souhaitons très vivement que le merveilleux Musée Fabre, premier musée de province, connaisse de plus en plus la faveur du public. Quand on l'a vu une fois, on désire, non seulement le revoir, mais le fréquenter, afin de se familiariser avec ses inestimables trésors sur lesquels veille M. Privat, son dévoué conservateur, dont la science, la foi et l'affabilité font un guide inoubliable.

~~~~~

nation.

## Au Musée Fabre

11 Éclair, 25 avril 1937

Une caravane de 60 élèves de l'Ecole primaire supérieure de Paulhan a visité le Musée Fabre dans l'après-midi du jeudi 22 avril.

M. Privat, conservateur du Musée, a tenu à accompagner lui-même la caravane, et, durant trois heures de visite, l'a tenue sous le charme d'un commentaire à la fois savant, précis, simple et fervent, parfaitement propre à susciter ou à développer le goût de l'art et le sens de la beauté.

Nous souhaitons très vivement que notre merveilleux Musée Fabre, premier musée de province et joyau de notre belle cité, connaisse de plus en plus la faveur du public.



Cependant il n'y a pas que les cambrioleurs qui opèrent et les voleurs leur font une rude concurrence. L'un de ces derniers a même décroché un tableau au Musée et l'a emporté. Ce fut un bel émoi et chacun se renvoyait la balle des responsabilités.

Au fait, il n'y en a d'ailleurs aucune. Ce tableau, qui est un tableautin était dans l'escalier et on ne peut songer à placer des gardiens partout.

Enfin, le tableau court toujours... avec son nouveau propriétaire.


En juste compensation on a arrêté un jeune étudiant, qui avait transformé son domicile, en véritable arsenal. Comme il paraît que ses intentions étaient pures on l'a relâché peu après, tout comme on l'aurait fait bien certainement pour un pauvre bougre, pincé dans une manifestation avec une arme dans la poche !

L'étudiant en question avait également un revolver sur lui, mais il paraît — d'après les magistrats — qu'il était « pour rire ».

La justice, voyez-vous mes amis, c'est bien rigolo, mais ce n'est pas très juste !

Parlez moi au moins de la Loterie Nationale. Vertu de l'égalité ! Mais les perdants ne se plaignent pas le moins du monde. Ils savent qu'il leur reste toujours le droit de se rattraper au tirage suivant, et cela suffit à leur bonheur.

J.B.

19 avril 1937 

Montpellier. — été particulièrement avan-

# Le tableau de Henner n'est pas revenu ! P.m. 15.4.37

~~~~~

Nous avons signalé hier la disparition étrange d'un tableau du peintre Henner, au Musée Fabre.

L'enquête immédiatement ouverte n'a encore donné aucun résultat et elle s'avère fort difficile.

Il est en effet certain que ce tableau a été enlevé et emporté alors que l'escalier où il était placé, n'était pas surveillé et au surplus l'affluence des visiteurs à certaines heures est complètement nulle.

Cependant les recherches sont activement menées et on ne désespère pas d'arriver à un résultat.

Redisons que la valeur du « Henner » soustrait est assez grande, mais cependant elle est loin d'atteindre à une somme considérable.

Ajoutons qu'à la suite de cette disparition, le service de garde a été renforcé et qu'il le sera encore davantage prochainement.

*15.4.37 ap. midi (16 h.)  
R. du Bayle -  
Vu J. Brousse*

L'clair - 15 avril 1937

AU MUSÉE FABRE

## **Un tableau disparaît mystérieusement de son cadre**

Un incident tort regrettable vient de se produire au Musée Fabre.

Mardi dernier, entre 8 heures et 14 heures, un tableau a mystérieusement disparu de son cadre. Il s'agit d'un Henner, peintre alsacien, né en 1829 et mort en 1906.

### **UN CADRE SANS TOILE**

A l'ouverture du Musée, mardi, vers 14 h., les gardiens découvraient, non sans stupeur, qu'un cadre, placé dans l'escalier même du Musée, était vide de son tableau. Ce dernier, de fort petite taille, représentait une tête de femme.

Le cadre n'était fixé au mur que par un seul clou, planté au sommet du tableau. Il était facile au voleur de s'emparer de la toile. Après avoir soulevé le cadre, l'individu avait dû le déclouer par le derrière du cadre.

Ce vol a été commis dans la matinée, le gardien chargé du nettoyage n'a rien aperçu de suspect le mardi matin, au cours de sa tâche quotidienne.

Le tableau disparu fait partie des nombreuses œuvres de la donation Rodolphe Faulquier, dont hérita la ville.

### **L'ENQUETE**

Dès qu'il fut alerté, M. Privat, conservateur du Musée Fabre, avisait à son tour M. le procureur de la République et la mairie.

M. Azéma, conseiller municipal, délégué aux Beaux-Arts, a ouvert, hier, une enquête.

Se trouve-t-on en présence de l'acte d'un fou ou d'un maniaque ? L'enquête nous l'apprendra.

## VOL DE TABLEAU

J'ai lu avec quelque retard dans la presse Montpelliéraine qu'un tableau avait été volé au Musée Fabre.

La nouvelle, pour aussi regrettable qu'elle soit ne m'a pas autrement étonné, car l'organisation présente de surveillance dans cet établissement qui renferme tant de richesses artistiques, soigneusement conservées, laisse grandement à désirer.

Ceux qui fréquentent notre Musée n'ont pas été sans remarquer l'absence quasi-totale de gardiens. Deux custodes seulement, nouveaux dans leurs fonctions, s'appliquent sans doute à exercer avec vigilance leur mission, mais leur zèle se heurte à des impossibilités matérielles, dont le vol récent est l'illustration la plus nette.

La responsabilité du délégué aux Beaux-Arts est pour une grande partie engagée, car les nouvelles instructions données, en marge des règlements formels de Musée otent toute garantie de sécurité.

Le Conservateur, croyons-nous avait en temps utile signalé tant au Maire, qu'au Procureur de la République les risques courus, du fait de la nouvelle organisation par les richesses artistiques du Musée Fabre.

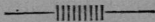
L'événement n'a pas tardé à justifier les craintes fondées du distingué Conservateur, dont on néglige trop souvent l'avis éclairé pour recueillir l'opinion d'incompétences notoires mêlées on ne sait pourquoi à une affaire dont elles n'ont pas à connaître.

Nous avons eu l'occasion de l'écrire, il se passe autour de notre Musée des choses inacceptables.

La dictature de la peinture que l'on tend à nous imposer et qui manifeste sur les plans les plus divers a suffisamment duré.

Nous l'avons dit, nous le répétons. Mais il convient de faire cesser les dangereuses conceptions nouvelles du délégué aux Beaux-Arts. C'est affaire municipale. M. le Maire s'en souciera assurément, mais de grâce qu'il ne soit pas attendu pour agir utilement qu'un nouvel incident ou un vol de tableaux vienne encore souligner une situation que nous avons dénoncée et à la solution favorable de laquelle nous voulons nous attacher.

— Bobbie.



# UN TABLEAU DE HENNER A DISPARU DU MUSEE FABRE

P. <sup>tr</sup> Mieu  
14 avril 1937

A Paris, on a l'habitude. Il y arrive souvent en effet, quelquefois tout au moins, que des tableaux ou des œuvres d'art disparaissent des musées.

A Montpellier, le fait est beaucoup plus rare, et nous croyons même qu'il n'en est jamais produit.

Aujourd'hui, on ne peut plus en dire autant puisque hier l'honorable conservateur du musée, M. Privat, était informé qu'un tableau du peintre Henner avait disparu !

La découverte du vol fut, d'ailleurs, relativement facile parce qu'une place vide dans un musée est vite remarquée.

On rechercha bien le tableau, mais en vain d'autant qu'il est évident que celui qui le décrocha et l'emporta avait une autre intention que celle de le changer de place.

Le vol était d'ailleurs facile, car le tableau en question, qui est de petite taille, était placé dans l'escalier même du musée, avec les autres œuvres faisant partie de la donation Faulquier.

On sait, en effet, qu'à la mort de Mme Rodolphe Faulquier, la ville hérita de plusieurs toiles de valeur et même de la somme de 20.000 francs, destinée à l'aménagement d'une salle pour les recevoir.

Or, personne n'a encore songé à cette

salle, et les 20.000 francs attendent. Nous l'espérons tout au moins.

Et voilà pourquoi le tableau d'Henner était dans l'escalier !

L'escalier du musée Fabre est incontestablement moins surveillé que les salles, alors pourtant que ces dernières ne le sont guère.

Par suite de décès de maladie ou de congés, il arrive parfois que tout ce musée est surveillé seulement par deux gardiens !

Il en faudrait au moins trois fois plus.

Cette situation est connue ; elle a été signalée ; mais on n'a encore rien décidé !

Et voilà pourquoi le « Henner » a disparu sans laisser la moindre trace.

Ce tableau a une valeur certaine, qu'il serait pourtant prudent de ne pas exagérer.

Tout de même, un Henner est un Henner, et les amateurs tiennent en haute estime les œuvres de ce peintre alsacien qui, né en 1829, est mort en 1906.

Le tableau disparu représentait une tête de femme, remarquable par son coloris et la noblesse des formes.

M. Privat a donc déposé une plainte au Parquet et prévenu le maire, mais le tableau n'est pas revenu !

# Un portrait de Paul GROLLIER

**I**L a été un temps, aujourd'hui très lointain, où les Français ne s'aimaient pas et où, selon le mot, d'ailleurs presque véridique pour l'époque, du grand peintre Edgar Degas, « on n'arrivait pas ». A l'heure actuelle, on s'aime, mais à la façon des amateurs de chair humaine, au point de s'entre-dévorer : et l'on arrive, ou, du moins, les jeunes chevaliers de la palette proclament qu'il « faut » arriver coûte que coûte — « croûte que croûte » serait plus juste en la circonstance, — et par tous les moyens. En foi de quoi, ils « arrivent »... à la porte des musées et des studios d'exposition avec un chargement de toiles et la persuasion intime que, les maîtres immortels mis à part, point dangereux parce qu'ils « datent » terriblement, aucun portrait ou aucun tableau significatif n'a été brossé par ceux qui auparavant sont allés à la conquête de la gloire et de la fortune.



Portrait du peintre PAUL GROLLIER  
par lui-même, offert au Musée Fabre  
par le frère de l'auteur.

(Cliché « Eclair »)

Conséquence, voici que le don d'une toile au Musée Fabre par le frère de l'auteur nous inspire des réflexions salutaires sur les prétentions abusives de ces candidats à la timbale et les louanges montées de ton de leurs admirateurs, en même temps qu'il nous propose une méditation utile sur la brève destinée d'un artiste de chez nous prodigieusement doué dont le portrait peint par lui-même est une merveille de vérité, d'accent, de psychologie, d'harmonie et de style. Je veux parler de ce *Jeune homme aux roses* que son possesseur offre généreusement à notre galerie et qui porte la signature de Paul Grollier, né (à Cette, patrie de Guirand de Scévola et de Troncy) en 75, mort en 1902, n'ayant eu qu'une existence de 26 ans, vouée résolument à l'art le plus pur, le plus sévère, le plus expressif. Comme Maurice Rostand a eu raison de faire dire à la Gloire, dans son poème dramatique pour-

vu de ce titre : « Les meilleurs baisers que je pose, — Je les pose sur des tombeaux. »

Pour être équitables, envers ceux qui nous ont précédé et placer sous l'éclairage voulu ce talent magnifique, il convient de rappeler qu'au lendemain du Symbolisme, Montpellier a possédé, tant sur le plan des lettres, comme le précisait M. le professeur Aimé Lafont au cours de sa belle conférence consacrée à Paul Valéry, que sur le plan des Beaux-Arts, une équipe de choix dont l'activité se manifesta dans la fondation de revues et la création d'un théâtre d'ombres, au *Caveau des Dix*, qui eut Paul Grollier pour animateur et dessinateur sous le pseudonyme de Marcel Châtelaine.

Débarqué dans la capitale, après cette expérience, décisive pour l'affirmation de ses dons remarquables, Grollier dut y besogner ardemment et sans relâche pour gagner la vie si quotidienne. Mais sa santé subit de ce chef une usure sans merci. Un séjour à la campagne fut impuissant à conjurer les ravages de la phthisie.

A Paris, il fait du dessin et de l'illustration dans les grands journaux et dans quelques maisons d'édition. Il travaille dans l'atelier d'un peintre de sujets religieux. Les illustrés accueillent ses légendes narquoises et ses croquis nerveux. Dans son logement de la rue Vaugirard, il prend pour modèles ses camarades d'antan à l'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier, ses amis de jeunesse, ses compagnons du *Caveau* : Louis Payen, Joseph Loubet, Louis Guignes dont le portrait, exposé aux *Artistes Français*, en 1898 est vraiment une page de maître. Mais il se lasse bientôt de ce Salon et c'est à la Nationale (et depuis sa mort au Luxembourg) que l'on peut voir les envois les plus caractéristiques de sa manière, en particulier, le portrait, devenu promptement célèbre, d'une américaine : *la dame aux cheveux rouges*. Sa production considérable et hautement estimée lui valut d'exposer à Liverpool, d'être mandé à Moscou et de figurer dans les galeries de la Principauté de Monaco.

Son registre était fort peu limité. C'est pourquoi il faut déplorer sa perte prématurée. Grollier faisait merveille dans l'art du livre où ses évocations moyenâgeuses et ses interprétations des toilettes du siècle galant composaient des visions d'un pittoresque séduisant. Il apportait dans le portrait un sentiment classique et des puissances de renouvellement à l'appui d'une technique dont les recherches faisaient leur part à la réalité comme à la poésie. A cet égard, le *Jeune homme aux roses* demeure une réussite inégalée. La tête se détache sur un fond de fleurs stylisées traité dans une note décorative bien dans le goût de l'époque (1899) où prédominait l'esthétique de Gustave Moreau, mais l'originalité inventive du peintre se manifeste, malgré ce, dans cette réalisation. Aux mains croisées et élevées à la hauteur du menton, s'accrochent quelques roses dont une jonchée remplit le bas de la toile. Ce portrait vaut à lui seul une rétrospective. Cette peinture si sobre, ce coloris si juste, cette composition si pathétique, ce visage si bien construit et si fortement modelé, nous apportent la certitude que Paul Grollier, mort au printemps de la vie, eût été notre Ricard. — R. D.



# Le peintre Paul Grollier

**S** Grollier (Paul) a passé à Montpel-  
lier, puis à Paris, sa vie agissante. Au  
Clapas, il a été élève de notre Ecole des  
Beaux-Arts, pépinière de brillants artistes.  
Etudiant, il a fait partie du *Caveau du Dix*  
où il a collaboré, sous le pseudonyme de  
Marcel Châtelaine, aux scénarios des om-  
bres chinoises.

De Montpellier, il se rend à Paris où il  
« trime » avec une incroyable ardeur.

« trime » avec une incroyable ardeur. Grand et svelte il a une allure nonchalante. Des lèvres minces barrent son visage im-

probable ! ses yeux profonds et cernés sont  
encadrés de longs cils noirs.

Dans son logement de la rue Vaugirard, il s'applique à peindre les portraits de ses trois maîtresses. L'avis Payer et le

amis montpelliérains, Louis Payen et Joseph Loubet, de jeunes parisiennes ou de mondaines, ou même de la « Bohémienne au violon ». En 1898, il expose, au *Salon des Artistes Français*, l'effigie de son camarade Louis Guigues, aujourd'hui Directeur de notre Ecole des Beaux-Arts, qui valut à Grollier, les encouragements et les compliments les plus flatteurs.

compliments les plus flatteurs.

Pour vivre, il travaille dans l'atelier du peintre Edouard Cabanes qui s'est spécialisé dans les Christs et les Chemins de Croix. Quand il veut interpréter Saint-Joseph, il fait poser son camarade Joseph Loubet. Bientôt, son talent s'affirme et prend plus de souplesse. Dans les journaux illustrés, Grollier publie des dessins, soulignés d'une captivante légende, qui reproduisent de petites ouvrières au minois dé-luré et à la spirituelle frimousse rieuse, des mondaines en leurs boudoirs, de jeunes femmes entièrement dévêtues ou drapées à peine dans des robes d'un retroussis suggestif.

On le voit toujours au « turbin », animé

On le voit toujours au « turbin », animé d'une activité trépidante. Inlassablement, il transpose paysages et visages. Dans ses « études » sur le Moyen-Age, son crayon délicatement délié évoque les châtelaines en la souplesse de leurs attitudes, tantôt dans une pose abandonnée, tantôt dans une désespérante tristesse, mais toujours gardées par un lévrier, symbole de la fidélité.

★★

Une Femme comme il faut à l'artiste. Par

Une bonne aubaine vient à l'artiste. Par l'éditeur Borel, il est chargé d'illustrer *Maîtresses de Rois*, où il fait revivre les silhouettes et les costumes du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est à lui qu'est confiée l'illustration des ouvrages de deux de nos bons écrivains héraultais : *La Nuit de Maguelone*, de Georges Beaume et les *Petites Passionnées* d'Ernest Gaubert.

Tandis que sa notoriété grandit, des idées de révolte naissent en lui contre la

Idées de révolte naissent en lui contre la Société des Artistes Français. Son indépendance s'affirme. Le jeune peintre donne sa démission et entre à la société concurrente La Nationale des Beaux-Arts. C'est en 1901. A ce Salon, il exposa 2 toiles qu'il a écrites avec une incomparable maîtrise.

L'une, *le Jeune Homme à la Rose*, est le portrait de l'artiste, un beau brun, qui s'est représenté avec son visage expressif ;

s'est représenté avec son visage expressif ; à ses lèvres s'épanouit une rose. Ce tableau, véritable chef-d'œuvre, décore, à Montpellier, la villa « Ma Guidoune », du frère du peintre. Il serait à souhaiter qu'il pût un jour, prendre place au Musée Fabre.

Dans l'autre toile, *La Dame aux cheveux rouges*, sont fixés les beaux traits d'une jeune américaine, Miss Clarck, très répandue dans les salons mondains et le monde du flirt. Dans le quartier de Chaillot qu'elle habitait, elle passait pour une névrosée, détraquée par la coco. Le remarquable portrait de la jeune étrangère, dont Jean Lorrain, le peintre féroce de la vie parisienne, a souvent parlé, figure maintenant au Musée Municipal de Sète.

lent amour pour Paul Grollier, est là, debout, se détachant sur un fond de tapisserie où se marquent le vermillon des fleurs et le vert foncé de larges feuilles. Sous l'épaisse toison de ses cheveux fauves, descendant sur son front, son visage empreint de finesse, est éclairé par des yeux gris bleuté d'une infinie douceur, et agrémenté d'une bouche mignone aux lèvres peu accusées.

Largement échancré, son corsage laisse

Largement échancré, son corsage laisse voir les lobes de son sein, ferme et ivoirine aux harmonieuses rondeurs, ainsi que ses bras nus potelés, dont l'un est à peine dissimulé sous une cape vert pomme. Tandis que sa main droite taquine un

Tandis que sa main droite taquine un éventail fermé, l'autre tient sa longue jupe ramenée en avant et décorée de scintillantes paillettes vertes. Par la perfection du dessin et la justesse des tons, ce portrait fait songer à un Gustave Moreau, mais à un Moreau moins maniéré et plus vivant.

un Moreau moins manière et plus vivant.

★★

L'exposition de ces deux peintures fut une grande victoire pour Grollier ; l'on reconnaissait en lui un peintre de toiles solides, tempérées de grâce et empreintes de féminité. Cette féminité, il la portait en lui. Une fois, ses amis de Montpellier eurent en mains la photo d'un jeune couple. Grande fut leur surprise, quand ils reconnurent, sous les traits du mari, leur bon camarade Cauvy, et, sous ceux de la sémillante épouse, au maintien si aisé, leur ami Paul Grollier, le peintre à qui s'ouvrait le plus bel avenir.

Mais, hélas ! une insidieuse phtisie le minait. Selon les prescriptions formelles de

minait. Selon les prescriptions formelles de son médecin, il quitta la capitale pour aller chercher, à la campagne, une atténuation à son mal. Le peintre se rendit en Seine-et-Marne, à Chaumes, chez l'une de ses tantes. C'est là qu'il expira le 2 février 1902 et qu'il repose à jamais.

La camarade l'avait fauché à 26 ans, dans la promesse des beaux lauriers qu'il avait cueillis. Quelques mois après, Miss

aurait cueillis. Quelques mois après, Miss Clark, la *Dame aux cheveux rouges* dont il avait fait le portrait, trouvait dans le suicide la fin de sa vie orageuse. Nous ne serions guère étonnés si Louis Payen n'avait un peu songé à Elle et au peintre Grollier, quand il écrivit, 3 ans après, son fameux roman *L'autre Femme*.

Les camarades d'enfance du peintre qui, les larmes aux yeux, parlent encore, et surtout de lui, rendent un vibrant homma-

souvent de lui, rendent un vibrant homma-  
ge à ses qualités, à son labeur et à son  
talent.

**E. LEGAL.**

---

Echange de souhaits  
entre Amerique et France  
~~~~~  
Paris, 3 janvier.

Paris, 3 janvier.  
A l'occasion de la nouvelle année  
M. Henry, Morgenthau, secrétaire du  
Trésor des Etats-Unis, a envoyé à M.  
Vincent Auriol, Ministre des Finances  
le télégramme suivant :

« Je vous exprime mes vœux sincères et les meilleurs pour la nouvelle année et j'ajoute l'espoir que l'entente monétaire si heureusement conclue entre ces deux pays continuera à être

tre nos deux pays continuera à être une aide utile pour toutes les nations participantes ».

Le Petit Meridional  
4 janvier 19



## LE MUSEE FABRE EN 1937

---

La récente exposition du centenaire de FABRE a remis en honneur le Musée qui porte son nom. On sait et l'on dit volontiers qu'il est un des plus beaux de France, et c'est fort vrai. On ajoute parfois qu'il ne lui manque que des visiteurs, et c'est moins vrai, ainsi que les chiffres le prouvent.

Sans compter d'assez nombreuses visites de groupes (congrès, visites scolaires, etc.) le Musée Fabre a enregistré en 1937, 9.974 entrées, en augmentation sensible sur 1936 où leur nombre avait été de 8.386. Les chiffres du trimestre d'été étant à peu près stationnaires (1.548 en 1936 contre 1.629 en 1937), l'Expo 37 n'est pour rien dans ce résultat; l'augmentation est surtout sensible pour les deux périodes de l'exposition temporaire de mai-juin 1937 et de l'exposition Fabre, périodes il est vrai où l'entrée du Musée fut gratuite. Mais il est intéressant de noter que le nombre des entrées payantes n'a pourtant pas diminué; au contraire, il marque un léger progrès : 1.865 en 1937, contre 1.849 en 1936.

Quant à l'Exposition du Centenaire Fabre qui fut particulièrement réussie, elle a totalisé plus de 4.500 entrées. La nécessité de libérer le Pavillon Populaire a seule motivé sa clôture, en plein succès, puisque le dernier jour d'ouverture on enregistrait encore 450 visiteurs.

Tous ces résultats prouvent sans conteste l'intérêt que suscitent dans notre ville les choses de l'art et doivent encourager la

Municipalité dans les efforts entrepris. Ils sont d'autant plus opportuns que les conditions nouvelles du travail permettent à un plus grand nombre de nos concitoyens de s'initier à la culture artistique.



*Le Voltaire Assis, du sculpteur Antoine Houdon, qui a donné lieu à de vifs incidents au cours de la vente Coty, tel qu'il existe au Musée Fabre, de Montpellier, et sur lequel un de nos chroniqueurs spéciaux donnera demain de plus amples renseignements.*

*(Cliché « Eclair »).*



l'Éclair  
5 décembre 1936.

L A C

## A propos du "Voltaire" de Houdon

Nos lecteurs n'ignorent pas qu'au cours de la vente sensationnelle des collections Coty, un spectateur a déclaré fausse une réplique du fameux Voltaire de Houdon. Cet incident a fait que cette œuvre, malgré la garantie des experts attachés à la vente, a été adjugée seulement 60.500 francs. Avant d'être mieux fixés sur l'authenticité discutée de cette réplique inconnue, il nous a semblé opportun de donner quelques renseignements sur la statue de Montpellier.

Nos concitoyens n'ignorent pas que le Musée Fabre possède un Voltaire assis qui est une des pièces les plus rares du musée. Mais beaucoup d'entre eux ont tort de croire qu'il s'agit de la première en date des statues de Houdon, représentant ce même Voltaire au fauteuil. Un magistral article de M. André Joubin, ancien conservateur du musée, paru en 1922, dans la Revue de l'Art Ancien et Moderne, nous renseigne à son sujet.

« Notre Voltaire, écrit l'auteur, n'est « ni un moulage, ni la maquette originale, mais un estampage en terre cuite, repris et retouché par Houdon ».

Des explications qui suivent il ressort que les quatre répliques connues du « Voltaire assis » ont été réalisées dans l'ordre suivant :

Houdon modèle la terre originale. Mais il ne peut la cuire, à cause de l'armature de fer.

Il fait de cette terre un moulage et obtient le plâtre original de la bibliothèque nationale. La terre est détruite. D'après le plâtre, il fait exécuter : le marbre de la Comédie-Française ; un second pour Catherine II (actuellement au musée de l'Ermitage) ; enfin il fait faire un moule « à bon creux » qui lui sert à faire un estampage mis au point à l'ébauchoir et que l'on cuit en plusieurs morceaux. C'est le nôtre, exemplaire unique sorti du moule à bon creux. Houdon l'exécute sans doute pour lui, puisque en 1795 il se trouve dans son atelier où Fontanel l'achète. Ainsi, dira le lecteur, nous n'avons pas le premier Voltaire sorti des mains de Houdon ? Rassurons-le, ce premier Voltaire est bien à Montpellier. Mais ça n'est pas celui qu'abrite le musée Fabre. c'est celui qui orne le cabinet de M. le préfet de l'Hérault.

Expliquons-nous : Houdon exécute le « Voltaire assis » en 1780, après la mort de Voltaire, en s'aidant des mains du philosophe moulées sur nature ainsi que d'un buste, ces trois documents pris ad vivum lors du voyage de Voltaire à Paris, en 1778.

Deux exemplaires du buste d'après nature existent ; celui qui se trouve à la préfecture est l'un d'eux.

Mais laissons la parole à M. Joubin qui, après avoir parlé des « six œuvres originales de Houdon » que possède le musée de Montpellier, écrivait ces lignes (1922) :

« A cet ensemble unique, j'espère qu'un jour viendront s'ajouter trois autres bustes de Houdon, dont la place ne saurait être ailleurs qu'au musée : une très belle épreuve en plâtre patiné du buste de Franklin qui se trouve dans une salle de débarras des archives départementales et deux bustes en marbre, l'un de Rousseau, à la tête ceinte d'une bandelette, l'autre de Voltaire, sans perruque, du type de 1778, que j'ai découverte jadis, dans un recoin de la préfecture et qui ornent aujourd'hui le cabinet de M. le préfet de l'Hérault, d'où il n'a pas encore été possible de les extraire. Ces trois bustes... ont dû appartenir à la Société des Beaux-Arts de Montpellier et devenir, lors de la Révolution, la propriété du Directoire départemental, avant de venir échouer dans des locaux administratifs, d'où il serait décent de les retirer ».

1922, 1936...

# Autour d'une statue de Voltaire

P. M. A.  
5 déc - 1936

La vente de la collection de François Coty, a donné lieu, nos lecteurs le savent, à un incident curieux.

La pièce attendue par tous les ache-



*La statue de Voltaire, par Houdon, qui se trouve au Musée Fabre*

teurs, celle qui devait donner lieu à des enchères magnifiques, était la célèbre statue de Voltaire assis, par Houdon.

L'effigie du célèbre écrivain, étant une des plus magnifiques réalisations du grand sculpteur, on pensait qu'elle atteindrait et qu'elle dépasserait même le demi-million !

Il n'en a rien été par suite de l'intervention d'un monsieur, particulièrement bien renseigné qui s'écria au moment de la mise en vente : « Je m'inscris en faux ».

Cela fit une telle sensation dans la salle où l'interrupteur avança quelques preuves de ses dires.

La vente cependant continua. Et un acquéreur offrit du fameux plâtre 87.000 francs.

Il se le vit adjuger.

Est-ce l'original ? On n'en sait trop rien, et les avis sont là-dessus partagés.

Cette affaire n'intéresserait pas autrement Montpellier, si notre musée ne possédait une réplique de cette même statue.

Ce Voltaire du Musée Fabre, nous a dit M. Privas, n'est pas un moulage en plâtre comme il en existe tant de tant d'autres statues. Ce n'est pas non plus une terre cuite d'un seul bloc comme on l'a dit par erreur. C'est un estampage en terre cuite en plusieurs morceaux, un demi-original si l'on veut.

Une grande statue ne peut être en terre cuite d'un seul bloc. Il faut en effet, une armature de fer pour soutenir la terre pendant le travail de l'artiste, et ce tout ne peut être cuit car l'armature, sous l'action du feu, ferait éclater la terre.

Il est donc probable que Houdon fit sa statue en terre d'un seul bloc, puis la fit mouler pour en obtenir un exemplaire en plâtre coulé dans ce moule.

Alors furent faits probablement quelques moules fractionnaires dans lesquels on estampa de l'argile, ces fractions d'estampages furent alors retouchées par Houdon et cuites ensuite, puis jointes ensemble.

D'où il résulte que notre chef-d'œuvre, bien que moulé ou estampé, ce qui revient au même, est un original ayant toutes les qualités d'une chose où se voit la trace incontestable du travail direct de l'artiste.

Quant au fauteuil, il est en plâtre soutenu par une armature de fer.

Le plâtre original de cette statue est celui nous dit M. Privas qui était conservé à la Bibliothèque Nationale et qui a servi à l'exécution du marbre du foyer de la Comédie-Française et de celui aussi qui se trouve à Leninegrad.

Quoi qu'il en soit, Montpellier peut donc se considérer plus heureux que l'acquéreur aux 60.000 francs qui ne pourra regarder la statue sans se demander si son « Voltaire et son hideux sourire » sont authentiques ».

AU MUSÉE DE MONTPELLIER.

# LES GREUZE

D'un article, précieux de renseignements, publié par notre confrère et ami M. Gaston Massa, dans le *Journal des Débats*, nous détachons le passage suivant sur les beaux tableaux de Greuze qui constituent le trésor du musée de Montpellier:

Ce musée a une supériorité sur le Louvre: il possède une collection de tableaux de Greuze qu'on chercherait en vain dans notre grand musée national et qui est pour celui de Montpellier d'une valeur inestimable, trésor précieux, unique au monde, que nous envient les étrangers de passage dans cette ville.

Parmi ces œuvres, il en est une que l'on peut considérer comme d'assez grandes dimensions, étant donné que Greuze, en général, ne peignait que de petites toiles; elle mesure exactement 0 m. 72 sur 0 m. 91 et a pour titre: *Le Gâteau des Rois*.

Au milieu, le père, assis dans un fauteuil, devant une table, fait tirer, dans une serviette, les parts du gâteau à un petit garçon que pousse une jeune fille agenouillée. À gauche, un valet, debout, élève au-dessus de la table un plat fumant. Dans un coin, une fillette pleure en se mordant les doigts. Au fond, de l'autre côté de la table, trois autres enfants regardent. À droite, la mère, assise, est accoudée sur la table. Un petit garçon lui parle à l'oreille. Ce tableau faisait jadis partie du cabinet de M. Ducloz du Fresnoy, avocat au Parlement, conseiller du roi, notaire au Châtelet, de Paris.

D'après le catalogue de la vente de Mme Sirot (1883, Henry, expert), il existerait une répétition de ce même tableau; elle est ainsi portée sur le catalogue:

« Greuze. — *Le Gâteau des Rois*. — Après avoir traité ce sujet pour le duc de Cossé, le peintre l'exécuta ensuite pour M. Dufresnoy, en y introduisant la Boudoise. Le duc de Cossé le pria d'ajouter cette jolie figure au tableau primitif, ce que Greuze fit au moyen d'une bande de toile rajustée; 26 pouces sur 24; vendu 1.940 francs. »

Un autre tableau très intéressant, d'un travail particulièrement soigné et d'une joliesse extrême, figure dans la galerie Fabre (nom du fondateur du musée de Montpellier) à côté du *Gâteau des Rois*; ce tableau, *La Prière du matin*, qui a 0 m. 66 de hauteur sur 0 m. 55 de largeur, avait été acheté 11.000 francs par M. Valadeau, agent de change à Paris, en 1819.

Le grand artiste a représenté une jeune fille, les mains jointes, à genoux devant son lit, levant les yeux au ciel. Elle est nu-pieds et négligemment vêtue; ses épaules sont couvertes d'une mantille de taffetas noir, garnie de dentelles. Derrière elle, à gauche, une table avec bougie éteinte dans un flambeau et un livre ouvert. À droite, la draperie d'un rideau bleu et une guitare jetée sur le lit.

Changeant complètement de facture, Greuze, qui peignait généralement avec le plus grand soin, à couleur rabattue, sans heurts et sans contrastes violents, pour obtenir des effets par le simple procédé des oppositions atténuées, a « bâti », dans une autre œuvre, que possède aussi le musée de Montpellier, une *Tête de Paralytique* vraiment saisissante quant à l'expression et la maîtrise de la touche. La pâte est abondante et savamment distribuée et la petite truie semble avoir été employée pour cette distribution.

Le sujet est vu de profil, la tête appuyée sur un oreiller, une draperie brune au cou. (*Tête d'étude pour la « Dame bienfaisante »*).

Signalons encore *Le Petit Mathématicien*, buste de jeune garçon, aux cheveux blonds abondants et bouclés. Il est vu de trois quarts et s'appuie sur une table où sont posées des feuilles de papier bleu. Il est vêtu d'une veste blanche et tient de la main gauche un compas. Ce tableau a figuré au Salon de 1757.

Jeune fille en prière: en buste, elle est vue de trois quarts, tournée à gauche, le menton appuyé sur ses mains jointes. Elle porte des perles et des rubans bleus dans les cheveux. Épaules demi-nues, robe blanche flottante, écharpe noire. À gauche, le dossier d'une chaise.

Jeune fille au panier: tête de fillette blonde, coiffée d'un bonnet de paysanne; elle s'appuie, en souriant, sur sa main droite, qui est passée dans l'anse d'un panier plein de pêches, posé sur une pierre. Elle porte un fichu bleu et une robe rose.

Voici encore un portrait de jeune fille; elle est vue de dos, retournant la tête vers le spectateur. Cheveux blonds retenus par un ruban bleu. Robe blanche, flottante et décolletée. Ce tableau a été reproduit en gravure par Henri Legrand, sous le titre de: *La Pudeur* agaçante.

Mais la série des portraits de jeunes filles n'est pas épuisée: il en reste trois à signaler: un portrait de petite fille: en buste; elle est vue de trois quarts, tournée à droite; cheveux châtain clair; robe violette, avec des bordures blanches à l'arrière-bras; petite capuche blanche sur les épaules.

Tête d'enfant: petite fille, vue de face, assise sur une chaise; cheveux blonds bouclés; corsage rose, jupe noire, fichu blanc. Ce portrait a été acheté par la ville au prix de 800 francs.

Tête de jeune fille. Elle est vue de trois quarts, en buste, la tête penchée à droite, un ruban rouge dans ses cheveux châtain clair. Elle lève au ciel des yeux humides et langoureux. Sa bouche, entr'ouverte, exprime le désir. La fente de sa robe grise laisse voir son sein gauche. Ce portrait, comme celui de la Tête d'enfant, a été acheté par la ville au prix de 800 francs.

Signalons, enfin, *le Petit Paresseux*: buste de jeune garçon endormi sur un livre qu'il tient ouvert de la main droite: impressionnant portrait qui figura au Salon de 1755.

Tous les Greuze dont s'enrichit le musée de Montpellier sont groupés dans la plus grande salle, la galerie Brugas, en face du tableau d'Alexandre Cabanel, Phèdre, exposé au salon de 1880.

Gaston MASSA.



Le 26 Mai s'est ouverte à Paris, au Petit Palais des Champs-Élysées, l'importante exposition organisée à l'occasion du centenaire du baron GROS, qui, d'ailleurs arrivait exactement en 1935 (Montpellier n'a pas le monopole des commémorations à retardement). Cette manifestation artistique rassemble, avec les œuvres principales du peintre des "Pestiférés de Jaffa", un grand nombre de celles de ses amis et de ses élèves, et constitue une remarquable vue d'ensemble de l'art français dans la première moitié du XIX<sup>me</sup> siècle.

Le Musée Fabre a été invité à participer à cette exposition et y sera représenté par diverses œuvres de David, Delacroix, Girodet, Fabre et Barye; elles ne manqueront certainement pas d'être remarquées et confirmeront la haute réputation dont jouit dans le monde des amateurs le Musée de Montpellier.

Ce dernier aura la bonne fortune, en échange du prêt qu'il a consenti à l'occasion de l'exposition du baron GROS, de posséder pour quelques semaines six belles œuvres de Courbet, prêtées par la Ville de Paris. Ce sont : Les portraits de Courbet dit "au chien noir", de Juliette Courbet et de Zélie Courbet, "Les Amants dans la Campagne", "Les baigneuses" et "Le Chevreuil". Ces chefs-d'œuvre du maître d'Ornans vont être incessamment exposés au Musée Fabre ; c'est un événement artistique dont nous ne saurions trop nous réjouir et qui ne peut laisser indifférent les Montpelliérains amis des arts et soucieux de la réputation de leur Cité.

aut. de presse retiré ?  
nots personnelles d'AZETA